Danièle KERGOAT, *Se Battre disent-elles...*

Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 2012

Michelle Zancarini-Fournel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11745>

DOI : 10.4000/clio.11745

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 342-343

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Michelle Zancarini-Fournel, « Danièle KERGOAT, *Se Battre disent-elles...* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 15 janvier 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11745> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11745>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Danièle KERGOAT, *Se Battre disent-elles...*

Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 2012

Michelle Zancarini-Fournel

RÉFÉRENCE

Danièle KERGOAT, *Se Battre disent-elles...*, Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 2012, 354 p.

- 1 Sous ce titre un peu énigmatique, se cache une somme : les œuvres principales qui jalonnent le parcours d'une sociologue qui a porté le concept de rapports sociaux de sexe. Elles sont précédées d'une importante introduction de Danièle Kergoat qui retrace, avec modestie, force et lucidité, son expérience assumée de sociologue engagée, en tissant un fil rouge entre son enfance, sa socialisation politique, son exposition aux événements et sa production intellectuelle. Elle a su tout en maintenant ses convictions sur le *point de vue* du travail et des rapports sociaux de sexe, forgés par l'entrecroisement du sexe et de la classe, approfondir, modifier, intégrer de nouvelles perspectives – de race par exemple – ou se confronter à des comparaisons internationales. C'est donc un itinéraire intellectuel, individuel et collectif, parcouru en compagnie d'autres sociologues féministes qui nous est donné à arpenter, constamment confronté à des études de cas – des « monographies » écrit-elle – qui assurent le souci de conceptualisation et de théorisation.
- 2 Les textes principaux de Danièle Kergoat sont rassemblés en trois parties dont on ne saisis pas toujours les frontières, peut-être parce que la sociologue a voulu « pointer les verrous de la domination simultanément aux résistances et aux contournements » (p. 30). La première partie intitulée *Penser les dominations* s'ouvre sur l'analyse célèbre « Ouvriers = ouvrières ? » (1978) qui a marqué une génération d'historiennes et de sociologues du travail. La deuxième partie, *Penser le travail*, affirme avec force que « le travail a deux sexes » et analyse la division sexuelle du travail. La troisième partie,

Penser l'émancipation, est centrée essentiellement sur le passage du « groupe (collection d'individus... des ouvrières, des femmes) » au « collectif (système à forte capacité d'action) » avec l'étude de cas de la coordination des infirmières. Le livre se conclut par une bibliographie raisonnée des ouvrages, numéros de revues et rapports de recherche écrits et coordonnés par Danièle Kergoat.

- 3 Il ne sera pas possible d'aborder dans ce compte rendu tous les articles contenus dans le volume, mais on peut pointer ce qui à la lecture étonne, questionne, surprend. Un exemple entre autres : dans le premier texte présenté dans ce volume « Ouvriers = ouvrières ? » (p. 33-62), je n'avais pas retenu de ma première lecture en 1978, l'attention portée à la virilité, appelée aussi « masculinité sociale », avec l'hypothèse avancée à la fin de l'article (p. 60-61) que la défense de la virilité représente pour les ouvriers un frein à certaines revendications (par exemple contre la pénibilité du travail), piste qui – sauf erreur de ma part – n'a pas été poursuivie par l'auteure. On doit sans doute cette interprétation précoce de la masculinité ouvrière à l'intuition de la sociologue et à la finesse de ses observations de terrain. On peut du coup regretter que certaines de ses analyses de terrain – bien répertoriées à la fin de l'ouvrage – ne figurent pas dans le livre.
- 4 Mais la remarque essentielle porte sur l'usage de la chronologie que ce soit dans la présentation des articles ou dans leur contenu. Dans le chapitre II publié en 1981, « Plaidoyer pour une sociologie des rapports sociaux. De l'analyse critique des catégories dominantes à la mise en place d'une nouvelle conceptualisation », il est par exemple fait explicitement référence à la revendication des ouvrières au « droit à l'emploi » (p. 82), mais cette revendication est rapportée à leur volonté d'échapper au modèle de la mère-épouse (ce qui est sans doute l'une des explications) et non, à cette date, à la situation économique et sociale et à la croissance du chômage de masse du fait des restructurations industrielles. Cette remarque rejoint une impression générale qui ressort de la lecture de ce volume : en trois ou quatre décennies, rien n'a changé (ou peu), c'est même théorisé dans le proverbe explicitement cité « tout change, rien ne change » (p. 126), quels que soient les pouvoirs politiques, l'organisation du travail, le marché du travail, la politique menée par les syndicats. Écrites lors de la confection du livre, les introductions aux différentes parties peuvent par ailleurs orienter la lecture des articles bien au-delà du sens premier lors de leur publication. Ainsi, on trouve parfois de la part de Danièle Kergoat des reconstructions *a posteriori* qui dessinent une interprétation quelque peu téléologique de sa production scientifique, lorsqu'elle affirme avoir pensé depuis le début de ses recherches l'hétérogénéité du groupe des femmes ou de la classe ouvrière (p. 10 et p. 19), les rapports de race (p. 319), la consubstantialité et la co-extensivité (p. 100 et p. 125), l'ensemble des rapports sociaux et non seulement les rapports sociaux de sexe face à la diversité des pratiques sociales des individus (p. 99). Enfin dernière remarque, on ne comprend pas bien la volonté de ne pas se confronter réellement au concept de genre (note 10 p. 115), de considérer que l'utilisation de *rapports sociaux de sexe* serait le propre des Françaises et celle de *gender* des Américaines, et du coup de négliger les productions des sociologues françaises qui utilisent le genre (Christine Delphy ou Margaret Maruani par exemple).
- 5 Malgré ces remarques, ce volume est extrêmement précieux : il nous livre une pensée sociologique en acte et en perpétuel mouvement pendant une quarantaine d'années. Pour les étudiant-e-s – et même leurs professeur-e-s – ce sera un outil très utile par l'accès donné à des textes anciens et publiés dans des revues parfois difficilement

accessibles, et surtout – en particulier le texte en partie autobiographique intitulé « Une sociologie à la croisée de trois mouvements sociaux » – utile pour une réflexion approfondie sur l’histoire et l’épistémologie des sciences sociales.

AUTEURS

MICHELLE ZANCARINI-FOURNEL

Michelle ZANCARINI-FOURNEL est professeure émérite d’histoire contemporaine à l’université Lyon 1, membre du Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes. Elle a récemment publié, *Luttes de femmes. Un siècle d’affiches féministes* (avec Bibia Pavard), Paris, Éditions Les Échappés, 2013 ; *Les lois Veil. Contraception 1974, IVG 1975*, Paris, Colin, coll. « U-Les événements fondateurs », 2012 (avec Bibia Pavard et Florence Rochefort) ; *Engagements, rébellions et genre dans les quartiers populaires en Europe (1968-2005)*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2011 (co-dir. avec Sophie Bérout, Boris Gobille et Abdellali Hajjat) ; *La France du temps présent (1945-2005)*, Paris, Belin, 2010 (avec Christian Delacroix) ; *Le Moment 68, une histoire contestée*, Paris, Seuil, 2008.

Université de Lyon I / UMR LARHRA

michelle.zancarini-fournel@wanadoo.fr